

Sagesse

Paul Verlaine

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Première partie

Le sang de mon vieux cœur n'a fait qu'un jet vermeil

L'ombre éteignit mes yeux, un cri vint à ma bouche,

Alors le chevalier Malheur s'est rapproché,

Son doigt ganté de fer entra dans ma blessure

Et voici qu'au contact glacé du doigt de fer

Et voici que, fervent d'une candeur divine,

Or, je restais tremblant, ivre, incrédule un peu,

Mais le bon chevalier, remonté sur sa bête,

Et me cria (j'entends encore cette voix) :

Des coups à trancher des montagnes,

Tu le sais, courage païen,

Dans cette guerre exténuante,

A mon effort de tout côté

Dans mes conseils qu'il environne

Toujours un parti de mon cœur

Savait envelopper d'un piège

Prêt à vendre son sang bien cher,

Une dame vint sur la nue,

De rage et de cris inhumains,

Par les bois pleins d'amours affreuses,

Dit-elle, ce dilemme en vain,

Dont je suis sûre messagère

Encourage un blessé jaloux

En m'annonçant de bonnes choses,

Et je verrai la fin de tous

Hommes faibles et pauvres femmes,

J'ai l'amour d'elles, j'ai la peur

Veillez, Quelqu'un l'a dit que j'aime,

Qui je suis ? me demandais-tu.

Je suis l'âme de la sagesse,

J'aime tous et n'accuse aucun,

Je parle au Roi le vrai langage

C'est ton vice en déroute au loin ;

Tes yeux sont aussi morts depuis les aventures,

Tel l'ancien cimetière aux tombes toujours neuves !

Ces femmes ! Dis les gaz, et l'horreur identique

Et puis surtout ne va pas t'oublier toi-même

A-t-on assez puni cette lourde innocence ?

Ah les autres, ah toi ! Crédule à qui te flatte,

Mais maintenant les plans, les buts ? Es-tu de force,

Si gauche encore ! avec l'aggravation d'être

Si le même dans cette extrême décadence !

N'as-tu pas, en fouillant les recoins de ton âme,

Un ou plusieurs ? Si oui, tant mieux ! Et pars bien vite

Il faut n'être pas dupe en ce farceur de monde

— Sagesse humaine, ah ! j'ai les yeux sur d'autres choses,

Dans tous les mouvements bizarres de ma vie,

Si je me sens puni, c'est que je le dois être.

Bien de n'être pas dupe en ce monde d'une heure,

— Dieu des humbles, sauvez cet enfant de colère !

Et toujours, maternelle endormeuse des râles,

Hommes durs ! Vie atroce et laide d'ici-bas !

Quelque chose du cœur enfantin et subtil,

Vieux bonheurs, vieux malheurs, comme une file d'oies

Et le reste ! — Un doux vide, un grand renoncement

Et voyez ! notre cœur qui saignait sous l'orgueil,

Ils ont lui tout le jour en longs grêlons de flamme,

O pâlis, et va-t'en, lente et joignant les mains.

Ces souvenirs, va-t-il falloir les retuer ?

N'entendre, n'écouter aux bruits des grandes villes

Dormir chez les pécheurs étant un pénitent ;

Le scrupule naïf aux repentirs têtus,

Quand Maintenon jetait sur la France ravie

Quand poète et docteur, simplement, bonnement,

Et, le printemps venu, prenaient un soin charmant

Roi, politicien, moine, artisan, chimiste,

Et là que j'eusse part — quelconque, chez les rois

Haute théologie et solide morale,

Et couronner vos conquêtes d'un coup

Que le profil et que l'allongement,

— Frères trop chers, laissez-nous rire un peu,

Laissez-nous rire un peu, pleurer aussi,

Frères de nous qui payons vos orgueils,

Ou notre confiance aux seuls Récits,

Qui veut voler sur les ceps défendus

Mais qui sont l'œuvre affreuse du péché,

Nous sommes sûrs des Aïeux nous disant

Puisqu'ils avaient vu Dieu présent toujours,

Ils ont dit tout. Savoir le reste est bien :

Tout autre soin dans l'homme en vérité !

Vous voici rois de France ! A votre tour !

A l'œuvre, amis petits ! Nous avons droit

Sans peur ? Du maître ? O le maître, mais c'est

Cabré comme une chèvre, c'est le mot.

Que l'âne brait, que le voilà parti

O Peuple, nous t'aimons immensément :

La charité nous fait chercher tes maux,

L'orgueil t'a pris en ce quatre-vingt-neuf,

O paysan cassé sur tes sillons,

Portez l'amour qu'il faut à vos bras forts,

Redevenez les Français d'autrefois,

— Vous, nos tyrans minuscules d'un jour

Laissez le règne et rentrez dans le rang.

Sur la Bastille absurde où vous teniez

Prince mort en soldat à cause de la France,

Ce monde est si mauvais, notre pauvre patrie

Ce siècle est un tel ciel tragique où les naufrages

Et plus tard, cœur pirate épris des seules côtes

Maintenant j'aime Dieu, dont l'amour et la foudre

J'admire ton destin, j'adore, tout en larmes

Et je dis, réservant d'ailleurs mon vœu suprême

Et priez bien pour nous, pour cette France ancienne,

Vous reviendrez bientôt les bras pleins de pardons

Vous reviendrez, vieillards exquis, avec l'honneur

Vous reviendrez, après ces glorieux exils,

Après avoir couvert les îles et la mer

Béni qui vous dépouille au cri de liberté,

Proscrits des jours, vainqueurs des temps non point adieu

Le plus souvent par un effet de la nature

Alors un grand désir, un seul, vient investir

O ma sœur, qui m'avez puni, pardonnez-moi !

La voix vous fut connue (et chère !),

Et dans les longs plis de son voile

Elle dit, la voix reconnue,

Elle parle aussi de la gloire

Accueillez la voix qui persiste

Elle est en peine et de passage

Après les rades et les grèves,

Mains en songe, mains sur mon âme,

Ment-elle, ma vision chaste

Remords si cher, peine très bonne,

La bonne flèche aiguë et sa fraîcheur qui dure !

J'entends encor, je vois encor ! Loi du devoir

Innocence, avenir ! Sage et silencieux,

Voix de la Haine : cloche en mer, fausse, assourdie

Voix de la Chair : un gros tapage fatigué.

Voix d'Autrui : des lointains dans les brouillards. Des noces

Colères, soupirs noirs, regrets, tentations

Ah ! les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes,

Nous ne sommes plus ceux que vous auriez cherchés.

Mourez parmi la voix que la prière emporte

Mourez parmi la voix terrible de l'Amour !

L'ennemi se transforme en un Ange

Comme c'est le vieux logicien,

Surtout il faut garder toute espérance,

Et fais-toi doux de toute la douceur.

Simple comme un enfant, gravis la côte,

Ris du vieux piège et du vieux séducteur,

Joyeusement des ailes de victoire.

Ah ! tes mains que tu tords

N'as-tu pas l'espérance

Mais chasse le sommeil

Et la lumière crue

Marche à lui vivement.

C'est le dépositaire

Les biens qu'on ne voit pas,

Et l'oubli d'ici-bas !

J'ai dit un adieu léger

La Croix m'a pris sur ses ailes

Douce, chère Humilité,

L'art, sa figure la plus claire

C'est la vieille reine de Troie :

Elle court le long du rivage,

Et c'est Niobé qui s'effare

Le souffle expire sur sa bouche.

La douleur chrétienne est immense.

Elle est debout sur le Calvaire

Elle participe au Supplice

Et comme tous sont les fils d'elle,

Au jour qu'il faudra, pour la gloire

Ceux-là vers la joie infinie

Deuxième partie

O mon Dieu, votre crainte m'a frappé

O mon Dieu, j'ai connu que tout est vil

Noyez mon âme aux flots de votre Vin,

Voici mon sang que je n'ai pas versé,

Voici mon front qui n'a pu que rougir

Voici mes mains qui n'ont pas travaillé

Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain,

Voici mes pieds, frivoles voyageurs,

Voici ma voix, bruit maussade et menteur,

Voici mes yeux, luminaires d'erreur,

Hélas, Vous, Dieu d'offrande et de pardon,

Dieu de terreur et Dieu de sainteté,

Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur,

Vous connaissez tout cela, tout cela,

Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne.

C'est pour Elle qu'il faut chérir mes ennemis,

Et comme j'étais faible et bien méchant encore,

C'est par Elle que j'ai voulu de ces chagrins,

Je ne veux plus penser qu'à ma mère Marie,

Marie Immaculée, amour essentiel,

Vous accueillez d'un geste exquis telles pensées

Et si l'immense amour de vos commandements

Le pécheur, s'il prétend vous connaître et vous plaire,

Se taire pour le monde, un pur sénat de fous,

Donnez-leur le silence et l'amour du mystère,

Donnez-leur, ô mon Dieu, la résignation,

Afin qu'ils puissent dire : « Au moins nous sûmes croire »,

De tes péchés, et mes mains ! Et tu vois la croix,

Ne t'ai-je pas aimé jusqu'à la mort moi-même,

N'ai-je pas sangloté ton angoisse suprême

Vous, la source de paix que toute soif réclame,

Et pourtant je vous cherche en longs tâtonnements,

O vous, fontaine calme, amère aux seuls amants

M’aimer ! Oui, mon amour monte sans biaiser

O ma nuit claire ! ô tes yeux dans mon clair de lune !

Aime-moi ! Ces deux mots sont mes verbes suprêmes,

Les cœurs des saints, ô vous qui fûtes le Jaloux

Père, Fils, Esprit ? Moi, ce pécheur-ci, ce lâche,

Vue, ouïe, et dans tout son être — hélas ! dans tout

Mon amour est le feu qui dévore à jamais

Afin qu’un jour la Croix où je meurs fût dressée

Aime. Sors de ta nuit. Aime. C’est ma pensée

Oui, comment ? Car voici que s’ébranle la voûte

Tendez-moi votre main, que je puisse lever

Est-ce possible ? Un jour, pouvoir la retrouver

— Certes, si tu le veux mériter, mon fils, oui,

Approche-toi de mon oreille. Épanches-y

Puis franchement et simplement viens à ma table.

Et tu boiras le Vin de la vigne immuable,

Puis, va ! Garde une foi modeste en ce mystère

Au Pain sans qui la vie est une trahison,

D’être l’enfant vêtu de lin et d’innocence,

Qui fus, durant les jours d’Hérode et de Pilate

Et pour récompenser ton zèle en ces devoirs

Mystiques, quand l'esprit s'ouvre aux calmes espoirs

En attendant l'assomption dans ma lumière,

Et l'extase perpétuelle et la science,

Je ris, je pleure, et c'est comme un appel aux armes

J'ai l'extase et j'ai la terreur d'être choisi.

Plein d'une humble prière, encore qu'un trouble immense

Troisième partie

Et d'ailleurs retournant au Dieu

Le Sage peut dorénavant

Il ira, calme, et passera

Même, — et pour tenir abaissé

Il reverra l'herbe des bords,

Il aimera les cieux, les champs,

Délicat et non exclusif,

Mais, revenu des passions,

L'ortie et l'herbette

Un rêve de froid :

Cette ville sombre !

C’est l’ivresse à mort,

Quelle est cette voix

La mer ! Puisse-t-elle

Tu vis sans savoir !

Cette frénésie

Vis en attendant

Voici le Malheur

« Pourtant je regrette,

La Chair et le Sang

« Aussi bien j’écoute

Ah ! plutôt, surtout,

Ah ! surtout, terrasse

Pauvre âme pâle, au moins cette eau du puits glacé,

Midi sonne. De grâce, éloignez-vous, madame.

Midi sonne. J’ai fait arroser dans la chambre.

A vingt ans un trouble nouveau

Bien que sans patrie et sans roi

Suis-je né trop tôt ou trop tard ?

Je ne vois plus rien,

Je suis un berceau

Le ciel est, par-dessus le toit,

La cloche dans le ciel qu'on voit

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,

— Qu'as-tu fait, ô toi que voilà

Mouette à l'essor mélancolique.

Ivre de soleil

Parfois si tristement elle crie

Je ne sais pourquoi

Pied, c'est du rêve que tu foules,

Cieux bruns où nagent nos desseins,

Nuit câline aux frais traversins,

L'âme du loup pleure dans cette voix

Pour faire mieux cette plainte assoupie

Et l'air a l'air d'être un soupir d'automne,

Et que mièvre dans la fièvre du demain,

Et le sein, marqué d'un double coup de poing,

Et les yeux, les pauvres yeux si beaux où point

Des arbres et des moulins

Dans ce vague d'un Dimanche

Tout à l'heure déferlait

Il semble ici qu'on vit dans l'histoire,

O civilisés que civilise

Elle a tous les dons

O ! si patiente,

Et puis sous les cieux

Des odeurs ! Des bruits vains ! Où que vague le cœur,

De près, de loin, le Sage aura sa thébaïde

La mort prend ton père et ta mère,

Mais, dit Jésus, aime, n'importe !

Et que toutes ces voix dolentes

Mais le Point, à son sens, celui qu'il faut qu'on voie

Qui l'en empêchera ? De vœux il n'en a plus

Prodigue et dédaigneux, sur tous, des choses eues,

L'or des pailles s'effondre au vol siffleur des faux

Tout halète, tout n'est qu'effort et mouvement

Travaille, vieux soleil, pour le pain et le vin,

Car sur la fleur des pains et sur la fleur des vins,

1.Saint Augustin.

2.DANTE, le Purgatoire.

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/verlaine_paul_-_sagesse/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.